Le Pionnier de l'Assomption.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE ASSOMPTION ET DE LA VILLE DE NAPOLEONVILLE.

Vol. XXI. NAPOLEONVILLE, Lne., SAMEDI, 14 JUIN 1879. No. 52.

Le Pionnier.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

CHARLES DUPATY, Editeur.

CONDITIONS DE D'ABONNEMEFT :

Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Un numéro.....10

PAYABLE D'ADVANCE.

PRIX DES ANNONCES :

Un carré de dix lignes, 1re insertion...$1 50
Chaque insertion suivante.....75 cents.
Cartes de Profession, par an.....$12 50
Annonces de Candidature.....12 50

☞Tout avis judiciaire devra être payé le dernier jour de la publication ou le jour de la vente.

☞Pour lettres, journaux, échanges, &c. addressez au "PIONNIER," Napoleonville, Lne.

Le Bayou ayant monté de quelques pouces, ces jours derniers, les bateaux *Trenton*, capitaine Jos. Dalferes, et *Bertha*, capitaine F. Bergeron, ont pu entrer avec facilité. Les nouvelles de l'Ouest font espérer que cette crue se maintiendra pendant quelque temps.

Dimanche dernier une pluie torrentielle a tombé à Napoléonville et dans la partie supérieure de la paroisse. Depuis, nous avons eu quelques orages partiels qui ont fait un grand bien aux récoltes. La canne et le maïs ont changé de couleur : de jaunes quelles étaient parsuite de la sécheresse, ces plantes sont devenues, à la suite de ces bienfaisantes ondées, d'un vert magnifique, qui atteste le retour de la vigueur. Cette pluie a surtout fait un bien immense au riz qui était sérieusement menacé par la longue sécheresse que nous avons éprouvée. En somme, tout n'est pas perdu si le temps continue à se comporter comme il s'est comporté cette semaine.

Nous avons à enregistrer, cette semaine, le décès de deux de nos co-paroissiens connus et estimés d'une grande partie de la population. Le capitaine Narcisse Z. Dupuis est mort le 10 courant, à la suite d'une longue et bien douloureuse maladie, à l'âge de 44 ans. Peu de carrières furent mieux et plus dignement remplies que la sienne. Bon patriote, il servit avec dévouement la cause de son pays, lorsqu'éclata la guerre de sécession, dans le 2me régiment de cavalerie de la Louisiane. Lorsque la paix fut faite, il reprit courageusement le travail et sut se créer une position honnête. Lorsque la maladie vint l'atteindre il était commis et intéressé, croyons-nous, dans le Crescent Line, ligne de steamboats du Bayou Lafourche.

Il laisse une assez honnête aisance à sa famille et un souvenir qui ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui l'ont connu.

A. R. Caillier est mort mardi dernier, presque subitement, à l'âge de 32 ans. Natif de cette paroisse, il s'enrôla tout jeune, presqu'enfant, dans la compagnie du capitaine W. A. Whitaker, lorsqu'éclata la guerre. A son retour, il entra apprenti à l'imprimerie du *Pionnier de l'Assomption*. Il possédait quelqu'instruction et assez d'esprit naturel.

Tous ceux qui, comme nous, l'ont particulièrement connu ne peuvent que le regretter, car, à côté de quelques légers défauts dont il était le seul à souffrir, il possédait une belle âme et des qualités précieuses qui nes'oublieront jamais.

NORD ET SUD.

Nous lisons dans le *Star* :

Dans un discours de Decoration Day, le général Schuyler Hamilton a dit: "L'an dernier, au pied de la statue d'Abraham Lincoln, je louais la coutume de décorer de fleurs les tombes des rebelles morts sans les distinguer de celles de nos camarades morts. Elles étaient le fruit d'un accès de générosité sentimentale dû aux fausses représentations de rebelles éminents. Je désire faire amende honorable pour ces remarques. Je recommande maintenant qu'aucun membre du poste Abraham Lincoln ne dépose une fleur sur le tombeau d'un rebelle. Ils étaient traîtres en 1861, ils sont traîtres aujourd'hui. Tout l'hiver ils ont comploté la trahison dans les salles du congrès. Les cœurs brûlent des mêmes sentiments et l'on pourrait prendre les mêmes armes qu'en 1861, et beaucoup de nous sont encore en vie pour les reprendre s'il est nécessaire."

L'expression de ces idées malicieuses, dit le *Courrier des Etats-Unis*, fondée sur une fausse supposition et un amer sentiment de parti, était en réalité une profanation de la mémoire de la statue d'Abraham Lincoln. Si l'esprit du généreux et cordial défunt président pouvait ressentir la souffrance, il aurait souffert de ces paroles cruelles et anti-patriotiques. Personne ne doute que, si M. Lincoln eût vécu, il aurait fait plus que tout autre homme pour cicatriser les blessures de la guerre et pour rétablir les relations fraternelles et affectueuses entre le peuple du Nord et celui du Sud. Toute sa politique et toutes ses paroles le démontrent. La reconstruction aurait été véritable et cordiale, et nous n'aurions pas vu revivre l'animosité sectionnelle des années après la restauration de la paix. Son meurtre a été très malheureux pour le Sud et pour le pays entier.

Peu de personnes sont assez viles pour porter l'esprit de vengeance jusque dans les tombeaux. Il n'y a heureusement pas beaucoup de Schuyler Hamilton. Le peuple américain est généreux, et il honore la mémoire des braves morts, même quand il les a combattus vivants comme ennemis. Toute nation généreuse et civilisée a fait de même. Les Romains, comme l'a rappelé Charles Sumner en s'opposant à la célébration des victoires de la guerre civile, croyaient sage et patriotique de ne pas honorer de semblables victoires et de ne perpétuer d'aucune façon le souvenir des guerres civiles. Mais le général Hamilton veut perpétuer l'animosité envers les morts et entre les vivants, qui sont concitoyens égaux dans un pays restauré, après des années de paix.

Sa remarque touchant la résurrection de la rébellion et la trahison complotée au congrès par les hommes du Sud, est trop absurde pour mériter une réponse. Il n'a pas ombre de fondement à cette assertion hasardée. Il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y eût pas de Decoration Day que de s'en servir pour faire revivre et perpétuer les questions de guerre et les mauvais sentiments sectionnels. On a dit que le parti républicain a établi ce jour de fête, avec l'objet d'entretenir les questions de guerre pour des visées politiques, mais nous ne pensons pas qu'il y ait même dans ce parti beaucoup d'hommes désireux de porter la politique dans les tombes des morts.

Les Débuts d'un Bourreau.

L'EXECUTION DE LAPRADE.

Le journal la *Constitution* d'Agen donne des détails épouvantables sur l'exécution de Laprade. Pour ses débuts, le nouvel exécuteur, Deibler, a été mis à une rude épreuve. Voici le récit du journal d'Agen :

A peine entré dans la cellule de Laprade, qui vient d'être prévenu que l'instant fatal est arrivé, l'exécuteur prend une chaise et l'offre au condamné, pour procéder à la toilette.

Laprade refuse et dit :

—Non! *je veux y aller comme ça!*

Le bourreau reprend :

—Allons! allons! ne faisons pas le méchant ; nous ne voulons pas vous faire souffrir.

—Moi, je veux souffrir, reprend Laprade. Je n'ai fait de mal à personne. Vous me faites souffrir injustement.

L'exécuteur lui met la main sur l'épaule, et, avec le concours des aides et des gardiens, il veut le faire asseoir de force. Laprade se défend énergiquement à coups de pieds, et alors commence une lutte qui ne dure pas moins de trente minutes.

Enfin, deux des aides le prennent par les pieds, l'autre aide et un gardien par la tête, les autres gardiens où ils peuvent ; on l'allonge sur les dalles : on lui garrotte les pieds. L'exécuteur lui répète :

—Nous ne voulons pas vous faire du mal.

—Je veux y aller comme ça, répète Laprade ; je veux souffrir.

On lui ôte ses bottines.

—Levez-vous, lui dit l'exécuteur.

Laprade se lève.

On essaye de nouveau de le faire asseoir.

Il résiste en disant :

—Je suis innocent... Si vous croyez que ce n'est pas pénible pour moi ! Il vous le semble, à vous autres ! Je voudrais bien vous voir à ma place ! ...

Et aux aides qui veulent le forcer à s'asseoir, il résiste à coups de pied ; car, s'il a les mains prises dans la camisole de force, ses jambes ont été mal serrées.

Les aides et les gardiens l'enlèvent de nouveau, l'allongent et lui serrent plus étroitement les pieds. Un gardien le prend par les cheveux et lui *cogne horriblement la tête contre les dalles*. Laprade pousse des cris terribles, répétant :

—Vous me faites mal, je suis innocent.

Puis il ajoute, vaincu :

—Eh bien ! je vais m'asseoir.

On le redresse sur ses genoux et la toilette commence. Avec les ciseaux, un des aides échancre autour du col, la camisole de force et les vêtements que Laprade porte en dessous. On n'a pas eu à toucher aux cheveux.

L'arrêt indiquant que le condamné serait conduit en chemise au lieu du supplice, on lui a jeté sur les épaules un peignoir blanc et noué sur la tête un voile noir qui descend jusqu'aux genoux.

—Voulez vous marcher ou voulez-vous qu'on vous porte ? demande le bourreau.

—Je marcherai, répond Laprade.

Arrivé au lieu du supplice, on relève le voile qui couvre la face du condamné. On constate que sa figure est couverte d'ecchymoses et de contusions.

Ces traces livides et sanglantes sont le résultat de la lutte qui a eu lieu à la prison et de la manœuvre de celui des aides qui cognait la tête de Laprade sur les dalles.

Après qu'il a entendu la lecture de la condamnation, les aides s'emparent de lui, le poussent contre la planche à bascule ; la tête est déjà dans la lunette, mais Laprade tord le cou et le bourreau est obligé de la replacer d'aplomb. Il presse un bouton, le couteau tombe et.... la foule pousse un cri immense.

Trait d'Amour Filial.

Depuis quelques jours est descendue à Paris une grande dame espagnole, Mme la duchesse de T...V..., qui a perdu ses deux fils dans les plus horribles circonstances.

Son fils aîné mourut, il y a quelque temps, de la fièvre typhoïde. C'était son préféré.

En voyant la douleur de sa mère le plus jeune, un enfant de six ans, se dit qu'il ne voulait pas qu'on emportât son grand frère, parce que cela ferait trop de peine à la duchesse.

Et voici ce qu'il imagina :

Il retira son frère mort du lit, profitant d'un instant où il était seul, le cacha dans une pièce voisine, prit sa place et se raidit si bien que ce fut lui qu'on mit dans le cercueil.

Quand on s'aperçut de ce qui se passait, il y avait déjà vingt minutes qu'il était enfermé.

On fit sauter le couvercle ; il vivait encore, mais il mourut le soir.

La mère faillit devenir folle de douleur, et c'est pour la distraire qu'on la fait voyager à présent.

—A Sumatre, le fonctionnement des lignes télégraphiques se heurte à des difficultés d'une singulière espèce.

Ainsi, de 1874 à 1877, il y a eu soixante cas où les communications ont été entravées par les éléphants. Le rapport officiel constate que, le 25 mai 1876, la ligne Muara-Dura Lahat a été complètement détruite sur une longueur de 3 pauls et que les fils avec les isolateurs ont été en partie traînés dans les jungles.

Les réparations faites pendant le jour sont renversées pendant la nuit.

En outre, il est extrêmement malaisé de surveiller les lignes télégraphiques dans les fourrés épais, à cause des tigres, des ours, des buffles sauvages (ou bisons) si nombreux en ces parages. Il y a encore les singes, grands et petits, qui se servent des appareils pour y exécuter leurs exercises gymnastiques, et qui dans ces tours de trapèze cassent les fils et brisent en morceaux les isolateurs.

Une anecdote dont le héros est feu Lassalle, l'ancien chef du socialisme allemand. Nous la trouvons racontée dans la *Schlesische Presse* par Mme de Racowitza, qui avait beaucoup connu Lassalle et quelle avait été même sur le point d'épouser :

"Lors de son premier séjour à Paris M. Lassale se présenta chez une dame célèbre à laquelle il était recommandé. Le domestique ouvre, le visiteur lui donne sa carte et on le conduit au boudoir :

"—Prenez place, madame viendra tout de suite.

"La porte s'ouvre, la belle dame entre en négligé, les pieds nus dans des pantoufles, en le saluant nonchalamment.

"—A vous voilà, bonjour.

"Elle se laisse choir sur le canapé, ôte la pantoufle et tend à Lassalle son joli pied rose. Lassalle est grandement surpris, mais se rappelant qu'en Allemagne on baise souvent la main aux dames, il n'hésite pas et dépose un baiser sur le pied qu'on lui tend en disant :

"—Charmé, madame de cette nouvelle manière de faire connaissance, c'est bien plus joli et surtout plus intime que d'embrasser la main."

"La dame se redresse tout indignée, elle prend son binocle pour cacher son embarras :

"—Mais, monsieur, qui êtes-vous ? je vous ai pris pour le pédicure ; vous m'avez envoyé cette carte."

"Lassalle s'aperçut qu'il avait donné la carte d'un pédicure trouvée le matin à l'hôtel.

"On s'explique, et on finit par rire de la méprise."

On n'en finira jamais avec les combles !

* Le comble de la dextérité :

—C'est de faire un nœud au fil de l'épée.

* Le comble de la discrétion :

—S'empêher d'éternuer pour ne pas réveiller l'eau qui dort.

* Le comble de la démence :

—Rhabiller une montre !....

***

—Un mot d'enfant terrible :

Le maître d'école—Mais, mon cher enfant, comment se fait-il que tu ne fasses aucun progrès dans la lecture ? A ton âge je lisais couramment à première vue.

L'enfant—C'est que sans doute vous aviez un meilleur maître que moi.

***

—Trouvé sur le carnet du prince X...., le plus méritant des gourmands, car il est affligé d'un estomac déplorable :

"Le paradis est l'endroit où l'on mange. L'enfer celui où l'on digère."

AUX HABITANTS SUCRIERS

— ET —

MARCHANDS DE CAMPAGNE.

EXTINCTEUR D'INCENDIE CONSOLIDE.

CONSOLIDATED FIRE EXTINGUISHER.

Consolidated Fire Extinguisher Co.,

—SUCCESSORS TO—

BABCOCK MANUF'G CO.

J. B. MOORE, Agent pour les Etats du Golfe

No. 85 Rue St-Charles, Nlle-Orléans.

HENRY MAURRAS, Agent pour la Région Sucrière.

Feuilleton.

UNE HISTOIRE DE CHASSE

....Nous étions sur la piste d'un solitaire dans la forêt de X... ; la chasse, menée par Kérandal, marchait bien ; c'est sa spécialité de mener une chasse, et la grosse bête surtout est son triomphe.

Nous avions une excellente meute, celle du duc de *** qui, avant de partir pour Y..., avait chargé Kérandal de faire prendre l'air à ses chiens ; nous avions aussi des femmes ; cela encombre quelquefois, mais on se rattrape sur autre chose.

Sous ces premiers rayons du soleil, les bois sont splendides ! Les fleurs croient que le mois d'avril les appelle déjà, et elles montrent avec confiance leurs têtes blanches, rouges, jaunes, entre les feuilles sèches et la mousse verte ; les bourgeons brillent au bout des branches dorées ; les oiseaux, ravis, chantent, se réunissent et s'unissent.

Yvonnette, qu'aujourd'hui on appelle respectueusement Mlle Yvonne, nous suivait pour la première fois ; elle était encore plus contente que les oiseaux !

Etre traitée en grande fille, compter pour quelque chose, quelle joie ! On lui avait permis de tresser et de relever la chevelure invraisemblable qui, hier encore, flottait sur son dos. C'est grand dommage, mais il paraît que cet étalage blond et ondulé n'est pas compatible avec le brevet de fille à marier. Son père lui a ramené de Londres un rude poney, méchant comme une gale, mais allure d'enfer et pied infaillible ! Il escamote les obstacles ; c'est si rapide qu'on ne sait comment il s'y prend : il fait trois temps d'une longueur étonnante, sans avoir l'air de s'enlever, et haies ou fessés sont passés ; quelle singulière bête ! Mlle Yvonne a désiré avoir des fontes à sa selle, et, comme on ne lui refuse rien, elle en a, Montpinson lui a dit qu'elle pourrait y mettre des bonbons.

...."Pourquoi pas une poupée ?" a t-elle répondu.

Heureuse fille ! Elle a seize ans et se fâche quand on a l'audace de constater qu'elle n'en a pas trente.

Yvonnette montera aussi crânement que sa mère ; elle se contente encore de se tenir ferme sur son poney, mais, dans deux ou trois ans, elle fera de n'importe quel cheval ce qu'elle voudra.

Cette pauvre marquise n'est plus elle-même depuis que sa fille est dans la mêlée ; elle a les yeux fixés sur l'enfant et le poney et ne voit rien autre chose : le sanglier pourrait passer sur elle sans qu'elle s'en aperçût. Ah ! l'amour maternel ! Son grand anglais, qui, soit dit en passant, commence à s'effilanquer, s'aperçoit bien qu'elle ne s'occupe plus de lui, et il se paie des écarts.

La vicomtesse est toujours première en tête ; elle a l'air de jouer *à la patte* avec le sanglier et de vouloir l'attraper par une oreille. Singulière petite femme, ou pour mieux dire : charmant garçon !

J'ai un irlandais que vous ne connaissez pas ; je l'emmènerai à Paris le mois prochain, s'il ne se tue pas ici ; il a des moyens formidables, mais au moindre obstacle il faut lutter pendant plusieurs minutes ; il est de vitesse hors ligne, il a des sommes folles dans les jambes ; je le destine à l'entraînement ; c'est même assez bête de le risquer dans nos bois.

En me battant avec lui pour traverser la route qui coupe la forêt, je me trouvai tout à coup en face d'une voiture des pompes funèbres menée en daumont. *Corneville* ne voulait absolument pas franchir le fossé qui borde la route, et comme je ne voulais pas sauter sur le char, je m'arrêtai pour lui laisser le temps de passer ; j'aperçus alors Grandsac,